

Quelque chose tombe et ce n'est pas la nuit

Sarah Roubato

Number 155, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91885ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roubato, S. (2019). Quelque chose tombe et ce n'est pas la nuit. *Les écrits*, (155), 39–44.

QUELQUE CHOSE TOMBE
ET CE N'EST PAS LA NUIT

La Route des Larmes

Elles avaient pris la route sans savoir où elles s'arrêteraient. Ici, plus loin... ça ne changerait rien. Elles avaient juste besoin d'un point sur la route. Les mains ouvertes brassent l'épaisse fumée de la sauge qui brûle. Les paupières se rejoignent pour accompagner la prière aux morts. Aujourd'hui leur prière sonnait comme une question. Car elles ne savaient pas où étaient celles pour qui elles priaient. Leurs filles, leurs sœurs et leurs amies sont allées rejoindre le chiffre approximatif des disparues de Highway Sixteen, la Route des Larmes.

Elles avaient toutes reçu la visite d'un uniforme. Entendu la même formule prononcée à reculons, les yeux de l'agent vissés sous la casquette. L'annonce d'une disparition livrée comme un compte-rendu chirurgical. On leur avait donné le même formulaire à remplir. Puis une phrase jetée comme on pousse les miettes de la nappe pour aller plus vite : « We'll let you know. ». La violence du téléphone qui ne sonne pas, et la violence d'une voix qui répond enfin : « La procédure suit son cours. » Dans ce pays trop grand, la violence est toujours silencieuse. Elle se glisse dans le pack de bière sur le perron des maisons, contre les portes fermées sur les secrets des nuits où se rejouent des scènes héritées des pensionnats où elles ont grandi, arrachées à leurs familles, dans le chèque d'assistance sociale qui arrive tous les mois ; elle est dans les corps trop encombrants de ceux qui pendant des millénaires étaient nomades, et qu'on parqua dans des petites maisons toutes identiques ; qui sentent les chips et le soda ; elle s'installe, se prélassa dans les regards perdus des hommes qui ne savent plus écouter la forêt.

Alors les femmes vont sur la route. Pour rien, pour être là. Le plus là qu'elles peuvent. Aussi près qu'on peut l'être d'une disparition. De leurs gorges râle tout un peuple. Il a connu toutes les formes d'anéantissement : la conversion, les épidémies, les massacres, l'interdiction de circuler, l'enlèvement des enfants à qui on faisait subir le *whitening*, les exhibitions sous l'œil des scientifiques, les mises en scène folkloriques. Parqués dans les réserves, entre les murs de maisons copies conformes où ricochent les souvenirs des internats. Un peuple coupé à blanc, comme les forêts éventrées qui cachent le massacre derrière un écran d'arbres, au bord de cette route interminable où leurs filles aujourd'hui disparaissent.

Les tambours n'y peuvent rien. Elles le savent. Debout au bord de la route, les femmes défient le vide. Elles décrètent que c'est ici que leur fille s'est arrêtée, le pouce au vent, ici que le camion a ralenti, que la portière a claqué.

Leurs yeux se mouillent enfin. Mais le souffle d'un camion qui passe efface la route que les larmes venaient dessiner sur leur joue.

*

Il avait décidé de rendre visibles ces disparitions. Car il savait que les jeunes générations héritent des blessures silencieuses de leurs parents, comme le feu continue à consumer le bois après qu'on l'ait éteint. En plein Quartier des Spectacles, il avait ramené un menhir de bois de près de cinq cents kilos. Pendant trois jours, sous les yeux des touristes et des habitants de la ville, il avait sculpté une femme sans visage. La Femme de la Nuit naissait en plein jour, dans la ville des Blancs. Elle montrait un grand trou où pouvaient se loger les visages de toutes les disparues de la Route des Larmes. Au troisième jour, il la brûlerait. Il rendrait visible la disparition. Alors quelque chose s'apaiserait dans le cœur de son peuple.

Il allait accomplir un geste à l'encontre de la culture des Blancs. Au lieu de garder, de conserver, de lutter contre le temps qui passe, son œuvre irait rejoindre la matière et l'accompagner dans son cycle. Comme d'autres peuples effaçaient les peintures de leurs corps, brûlaient les écorces qu'ils avaient peintes, dansaient sur les pigments colorés. Il voulait dire que la disparition n'est pas une destruction. Seulement une transformation. Que peindre, danser, chanter, sculpter, c'est réactualiser l'énergie créatrice qui traverse tout le vivant, du souffle d'une fourmi à celui du bois arraché aux forêts qu'on éventrait.

Mais dans la nuit du deuxième au troisième jour, la sculpture disparut. Des employés de la Ville «ont cru qu'il s'agissait d'une œuvre éphémère ayant terminé sa vie utile», se sont défendus les organisateurs du festival Présence autochtone. Beau titre pour une disparition. Une de leurs filles leur avait été dérobée encore une fois. Cette femme sans visage, ce n'était pas seulement ces femmes autochtones qui disparaissaient sur Highway Sixteen. C'était aussi cette partie de lui qu'on lui avait arrachée au pensionnat. Cette langue qu'il n'avait pas eu le droit de parler. Cette fois, ce n'était pas la volonté destructrice qui recouvrait son histoire d'une cendre de silence. C'était la bêtise, la négligence, l'inattention. Et il sentait que contre cela, il n'y avait pas d'arme. Même pas celle de l'art. Au fond de la place, les mères de la Route des Larmes regardaient le carré vide où la Femme de la Nuit aurait dû se tenir. C'était peut-être ainsi qu'elle avait choisi de raconter leur histoire.

Le sourire de diamants

Personne ne connaît le son de sa voix. Les Anciens disent qu'il n'en n'a pas, qu'il garde son air pour le fond du trou. Il ne se souvient pas d'un jour où manger ait été une évidence. Il n'imagine pas qu'une journée puisse être occupée à autre chose qu'à gagner une galette de fufu ni d'autre lieu pour mourir que dans le fond du trou à côté du sceau rempli de terre brillante. D'ailleurs il ne mourra pas. Mourir est un mot trop grand pour lui. Il ne prend pas assez d'air pour pouvoir dire qu'il vit. À soixante-dix mètres sous terre, douze heures par jour, ses poumons ont appris à ne presque rien demander. Un jour, il oubliera de respirer, tout simplement. C'est ça qu'on doit appeler mourir.

Taper, creuser, gratter, arracher et soulever, porter, nettoyer, ramasser, trier. Ici les enfants cherchent leurs étoiles à plat ventre. Pour eux, la nuit du dehors est claire. Au fond du trou, toute l'énergie est tournée vers un seul but : trouver un filet d'air pour gonfler sa poitrine encore une fois. Plus de forces pour se souvenir, pour vouloir autre chose, ni pour penser. On ne pense pas quand on descend tous les jours dans son tombeau. À huit heures on descend, à huit heures cinq on peut cesser d'exister. Ou bien au dernier coup de pioche, juste avant de remonter.

La nuit du trou, il la connaît mieux que personne. Les adultes sont trop grands pour aller aussi loin, et les autres enfants n'ont pas assez de souffle. Lui, il n'est ni homme ni enfant. Ses poumons occupent toute la place dans son corps, les autres organes n'ont pas pu se développer. Il ne mange presque pas, ne pense pas, ne ressent pas grand-chose. Parfois, quand les nouveaux de la mine posent trop de questions ou se moquent de lui, les Anciens leur disent de s'asseoir et se mettent à raconter. Il rejoint le groupe sous le vieux noyer pour écouter sa propre histoire. Comme il n'a pas de mémoire, il écoute toujours avec les mêmes grands yeux.

« Dieu créa l'homme avec une motte de terre, et souffla dedans pour lui donner vie. Quand il eut fini, Dieu a voulu se reposer. Il décolla la terre qui lui restait entre les doigts, la roula et alla dormir. Alors le Diable s'approcha, prit le boudin de terre et souffla dedans. Le boudin s'anima. Il ressemble à un humain, mais il n'a pas la parole, car seul Dieu peut insuffler le mot. Il est couleur argile, la nuit est son royaume, et il a dans la poitrine le souffle du Diable. Comme lui, il aime tout ce qui brille : l'or, les pierres, les yeux des mauvaises filles. Il n'entend pas la colère des hommes, mais s'il voit quelqu'un rire de lui, il lui prendra son air et l'homme crachera la terre. C'est l'enfant Ndoki »

Le contremaître ne savait pas si les Anciens racontaient ça pour protéger l'enfant, ou s'ils s'en servaient pour asseoir leur autorité. On rentra vite aux cabanons en faisant attention à ne pas croiser le regard de Ndoki. Ceux qui logeaient en ville s'entassèrent à l'arrière du camion. L'enfant partit aussi vers la ville, par la colline. Il alla au Chant Lélizé, le café du bidonville. C'est vendredi. Un homme l'attend pour lui acheter son sourire. Il fait partie des quelques-uns qui, dans le quartier, savent que cet enfant-là a des diamants à la place des dents.

Quand il a commencé, il avait encore toutes ses dents de lait. Il se glissait dans le seau à chaque fois qu'un homme descendait. Quand il remontait, un autre homme prenait sa place. L'enfant restait dans le seau. Au bout d'un an, il était descendu plus de fois que le plus vieux de la mine dans toute sa vie. Sa première dent était tombée alors qu'il s'était cogné sur une paroi. Paniqué, il la chercha et trouva une pierre brillante tout juste près de son pied. Il ne savait pas qu'une autre dent allait pousser. Personne ne le lui avait appris et il n'avait pas grandi avec d'autres enfants. Sa mère l'avait chassé avant qu'il se souvienne de ses frères et sœurs. Il combla le trou avec la pierre brillante. Écrasée par le diamant, la dent adulte poussa autour, en s'ouvrant en deux. Un soir un homme au bidonville vit l'enfant jouer avec son chien derrière le Chant Lélizé. Ils semblaient parfaitement se comprendre, et l'enfant souriait.

L'homme lui fit signe d'approcher, de deux doigts lui écarta les lèvres, gratta et extirpa le diamant. L'enfant ne bougeait pas. Il avait appris depuis longtemps qu'il vaut mieux laisser faire les grands hommes. L'homme lui enfonça un caillou à la place. Il alla voir le patron du café et acheta à l'enfant une galette de manioc et un bol de sorgho. Il lui fit comprendre qu'il aurait la même chose chaque jour à chaque fois qu'il ramènerait des pierres. Personne n'avait idée de fouiller la bouche de l'enfant qui ne parlait pas et qui semblait ne jamais devoir comprendre que ce qu'il remontait depuis qu'il savait marcher avait une valeur. Chaque jour l'enfant venait manger dans l'arrière-cour du café.

«Tant que les clients ne le voient pas...», disait le patron. Le vendredi il avait droit à un beignet et les bonnes semaines, une pièce pour s'acheter des biscuits enveloppés dans un papier de couleur qui fait du bruit. Comme ses dents et sa bouche avaient poussé, il amenait de plus gros diamants à l'homme qui continuait pourtant à lui payer la même ration de nourriture.

Le camion vient de se garer devant l'échoppe. L'enfant passe par le côté de la bâtisse et va dans la cour arrière. Son repas est sous la pierre à l'angle, avec un verre de thé. Il les prend et va manger sous le toit de taule du

poulailler. Le sol est tout jaune, plein de la merde des poules. Quand le vent est trop fort, le grillage fait un bruit que l'enfant aime. Il sait qu'il a déjà souri dans une cour avec cette odeur-là, et le bruit du grillage. Qu'il avait rampé vers quelque chose de jaune, mais qu'une main l'avait soulevé de terre avant qu'il le touche. Il repart par la ruelle. Personne ne l'a jamais vu manger ici. Alors tout le monde dit que Ndoki ne mange jamais parce qu'il a le ventre du Diable.

La plupart des enfants reste deux ou trois ans dans la mine. Après, le manque d'air et la poussière les usent, ils deviennent trop faibles et trop grands. Alors ils vont à la ville et deviennent cireurs de chaussures, vendeurs ambulants, voleurs, agents de circulation, mendiants. Pour les filles c'est plus facile. Elles se vendent ou se font bonnes et celles qui passent la quarantaine gèrent les filles qui arrivent. Lui, il reste. Personne ne l'attend. Un jour, ceux qui tirent la corde ne remonteront que son seau. On essaiera encore une ou deux fois, et puis on rentrera, en se demandant quel enfant pourrait le remplacer. Un jour, quand ils auront agrandi les galeries, qu'ils y descendront avec des voitures sur rails comme ils le faisaient avant à Europa, ils trouveront un sourire brillant qui ne sera plus fatigué de respirer.

Le cri sur le bitume

Respirer lui fait de plus en plus mal. Il a froid. Pourtant le bitume lui brûle la joue. Il essaie de bouger ses mains, mais il ne sait pas si elles bougent. Quelque chose de dur et de froid les bloque d*ans son dos. Enfin il lui semble que c'est froid. C'est peut-être seulement moins chaud que le sol. *Stay with me! Stay with me!* C'est la même voix qui tout à l'heure lui criait *Hands up!* La voix continue de hurler et pourtant elle est de moins en moins forte. Elle sort du corps qui est au-dessus de lui. Des sirènes, des voix, des claquements métalliques. Puis, au milieu de cette boue de sons, une autre voix, claire, de douceur et de terreur, une voix douce chaude et épicée dans laquelle il s'est souvent baigné, comme dans un lait d'ânesse à la cannelle contre laquelle il s'est souvent réconforté : *Dear God* ne me dites pas qu'il est parti, ne me dites pas que mon mari est parti, *dear God...* Qu'est-ce qu'elle raconte? Comment pourrait-il partir, avec ses mains attachées dans le dos et son ventre qui pèse de plus en plus lourd? Il veut lui dire qu'il est là. Il va le faire, il attend juste de pouvoir bouger. Il a de plus en plus froid mais le goudron est chaud... le goudron est chaud... le goudron...

«*Yes sir, j'ai mon permis de conduire... voilà... non je ne bouge pas... regardez-moi, je ne bouge pas... Sir, mes mains sont sur le volant... il allait*

juste sortir ses papiers... ses papiers, Sir, pas son arme, ses papiers, pour vous montrer qu'il était en règle... oh *God* qu'est-ce que j'ai dit, j'ai dit il était... vous avez entendu ça, j'ai dit il était... pourquoi j'ai dit il était ... en règle, il a tous les permis, il paye ses impôts... là on va acheter un cadeau pour l'anniversaire de sa filleule... il a juré devant Dieu de prendre soin d'elle si quelque chose arrivait à ses parents... *yes Sir* je vais me taire... je vais arrêter de parler mais alors ma petite fille, *Sir*... c'est pour elle vous comprenez... pour pas la laisser seule avec ça... je sais ma chérie, je sais que ça va aller... *no Sir* je n'ai pas d'arme dans la voiture, ça c'est mon téléphone qui filme... oui je laisse mes mains sur le volant.»

Des pupilles noires, entourées de blanc. Au fond, un corps tombé sur le goudron. Pas tombé au combat, pas tombé dans une attaque terroriste ni sous la vague d'Irma ou de Chris. Elles ne disent rien, les femmes aux pupilles noires. Elles se tiennent debout sous les portraits de leurs hommes. C'est tout. Un mari qui était dans sa voiture, un fils qui jouait dans le parc, un frère qui passait par là. Tombés pour rien. Ils allaient, ils venaient avec leur peau. Ils achetaient, ils travaillaient, ils jouaient, ils faisaient chier, ils faisaient rire. Avec leur peau. Pas meilleurs et pas pires que d'autres. Mourir par erreur, ce n'est même plus mourir. Elles se tiennent debout, les pupilles noires, droites sous les sourires de leurs disparus. Elles ne savent même pas quoi demander. Elles cherchent derrière les casques des policiers la pupille noire, entourée de blanc. Elles ne prononcent que les noms de leurs hommes. Elles accompagnent les cris qu'ils n'ont pas eu le temps de pousser sur le bitume. Les cris du bitume d'où remontent les cris des champs de coton, les corps qui swinguent aux branches des arbres, les poignets sciés par la corde, les têtes face au mur inclinés après le coup de feu, alors que le corps est encore debout. Le cri qui a roulé dans les gorges, qui s'est cogné à l'espoir et qui est ressorti en une plainte qu'on a appelé *gospel, blues, black spiritual, soul*.
